

## Voici (encore) l'homme

*Les métamorphoses du masculin*, de Christine Castelain Meunier. Presses Universitaires de France, 201 p.

Daniel Laforest

---

Numéro 215, juillet-août 2007

Les masculinités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10363ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Laforest, D. (2007). Voici (encore) l'homme / *Les métamorphoses du masculin*, de Christine Castelain Meunier. Presses Universitaires de France, 201 p. *Spirale*, (215), 20-21.

# Voici (encore) l'homme

LES MÉTAMORPHOSES DU MASCULIN de Christine Castelain Meunier  
Presses Universitaires de France, 201 p.

par DANIEL LAFOREST

Christine Castelain Meunier est selon toute apparence une très bonne sociologue. Elle nous dit ce que l'on croit savoir déjà pour ensuite nous enseigner de quelle façon, au juste, on l'ignore. Dans l'ensemble, c'est fascinant. Ainsi le masculin serait l'objet de métamorphoses. Mais oui. Enfin probablement. Mais qu'en est-il au juste? Chercheuse au CNRS, chargée de séminaire à l'EHESS, Castelain Meunier a déjà fait ses marques dans le domaine. Elle a notamment à son actif un « Que sais-je? » sur la paternité, ainsi qu'une étude dont les résultats publiés en 1988 (*Les hommes aujourd'hui. Virilité et identité*) avaient semble-t-il fait grand bruit dans la France d'alors. À ce titre, *Les métamorphoses du masculin* se présente comme une nouvelle étape dans une ample enquête sur la nature et les figures de l'homme contemporain. Le premier ouvrage s'intéressait à la génération des soixante-huitards, ayant « vécu de plein fouet à partir de 1970 l'émancipation féminine ». Celui qui nous occupe se concentre avant tout sur les « jeunes générations masculines qui constituent la deuxième génération, trente années après le féminisme ». Castelain Meunier expose l'aire de son entreprise alors même qu'elle en désigne les limites. Tant de virtuosité dans la déconstruction de catégories aussi historiquement et politiquement lourdes — le masculin, le paternel — n'empêche pas l'auteure d'employer sans ciller un concept aussi malléable, voire suspect, que celui de *génération*. Des générations d'hommes et de femmes, je veux bien. Peut-on cependant convoquer cette notion lorsqu'on désire parler de masculin, voire de masculinités? Mais bon, il faut bien des outils. Et puis la volonté qui sous-tend le livre est autrement plus profonde. Il s'agit de « mettre en évidence les profonds mouvements d'humanisation qui accompagnent les déploiements de la personnalité masculine contemporaine ». Pour l'homme, ici, on penserait presque à convoquer la majuscule. En effet, le livre de Castelain Meunier, dans ses passages les plus fervents, touche à l'ontologie. « C'est "l'être-en-soi" qui, comme chacun sait, est devenu depuis une trentaine d'années source d'angoisse. » Or qu'est-ce que l'être-en-soi du masculin? Existe-t-il seulement?

## Polyculture déconnectée

On peut le dire simplement : l'intérêt du livre de Castelain Meunier consiste à penser le masculin comme un processus. « *Les hommes contemporains [...] ont besoin d'aller à l'encontre des modèles*

*dominants qui transforment l'individu en être anonyme, défini par des logiques instrumentales.* » L'étude est polarisée de façon idoine. L'homme est présenté soit en réaction, soit dans l'appropriation active et inventive de nouveaux symboles. La femme, de son côté, est moins une contrepartie qu'une idée de la *réalisation*, idée qui pour le coup a valeur exemplaire. La femme est construction, accomplissement, devenir. Elle est globalement plus près que l'homme de ce que souhaite l'auteure pour tous, à savoir « *l'affirmation comme sujet et non comme objet* ». Voir les choses distribuées de la sorte est stimulant. Il ne s'agit plus de casser du sucre sur le dos du machisme. Celui-ci n'a évidemment pas disparu, mais il appartient désormais à une « *monoculture* » masculine dont le premier chapitre du livre enregistre la crise profonde au profit d'une polyculture chatoyante, toute en mouvements, incertitudes, ambiguïtés, essais et erreurs, paradoxes, etc. Malheureusement, sur la table ainsi dressée, on voit les choses se gâter assez rapidement. La collecte des données est probablement un exercice ingrat pour le sociologue, puisque déstabilisant. On imagine sans peine comment celui-ci, travaillant sur le culturel, peut silencieusement éprouver une honte penaude à constater l'assez notable désuétude de la culture qui le caractérise au niveau des références dites « populaires ». C'est ce qui se produit ici. On se demande toutefois si l'auteure en a conscience. Après avoir établi que les représentations de la virilité se modifient aujourd'hui, Castelain-Meunier mentionne les projections réactionnaires qui voudraient en assurer la subsistance au cinéma : « *Orange mécanique, Massacre à la tronçonneuse, Alien, Star Wars, Rocky, Rambo...* » Est-il nécessaire de signaler que le plus récent de ces films est antérieur de six ans à la première étude menée par l'auteure en 1988? C'est que ça bosse au CNRS. Les occasions de sorties se font rares. On s'amuse un temps de ces anachronismes somme toute anodins. Mais ça ne dure pas. La presbytie culturelle finit par menacer la validité des conclusions. Ainsi, lorsque l'auteure fait l'im-passe complète sur l'existence des jeux vidéo ou des communautés interactives sur Internet, et voit plutôt dans *Dorjons & Dragons* — inventé en 1974, en déclin relatif depuis le milieu des années 1990 — l'apparition d'« *un nouveau rituel* » adolescent. C'est, de la sorte, une enfilade d'affirmations hâtives, certainement discutables, qui provoque un ébahissement croissant chez le lecteur. « *L'identité masculine se cherche d'autres assises. [...] Il y a ceux qui résistent par la masculinité défensive et le recours à la violence, ceux qui ont choisi l'homosexualité...* » Oui vous avez bien lu. L'orientation sexuelle est un choix dorénavant. On apprend aussi que « *des masculins défensifs* » peuvent rejeter la religion catholique « *notamment à cause de l'importance de la Vierge Marie* », et qu'en contrepartie l'Islam, « *qui apparaît comme une sorte de référence sécuritaire* », est potentiellement apte à venir « *au secours du malaise identitaire masculin* ». Bon. Que faire à ce stade? On peut mentionner que les autres parties du livre sont plus maîtrisées. Quand elles s'embourbent encore, c'est avec davantage de grâce. Mais on a un goût amer à la bouche. En quelque sorte, le mal est fait.

## La production du masculin

On devrait se poser davantage de questions quant à la réelle portée de l'influence d'Alain Touraine. Du moins de ce côté-ci de l'Atlantique. Je sais, la société post-industrielle, ça ne date pas d'hier. Pour être clair, ça daterait plutôt de 1969. Pourtant, Christine Castelain Meunier s'inscrit ouvertement dans le paradigme de la société post-industrielle proposé par Touraine (qu'elle remercie chaleureusement au début de l'ouvrage). Ça tombe bien. Touraine lui-même faisait paraître l'année dernière un livre,



Aernout Mik, **Osmosis and Excess**, 2005  
Video Installation, digital video on hard disk edition  
Installation views at InSite, San Diego, 2005  
Photo : gracieuseté de l'artiste / Galerie Carlier Gebauer

Aernout Mik, **Osmosis and Excess**, 2005  
Video installation, digital video on hard disk edition  
Installation views at Kunsthalle Thun, Thun, Switzerland, 2006  
Photo : gracieuseté de l'artiste / Galerie Carlier Gebauer

Le monde des femmes, dont le projet s'emboîte exactement avec celui de Castelain Meunier. Le post-industriel pose que le modèle social économique a touché à sa fin. Il faudrait cesser de parler de production, de classes, d'inégalité des richesses, ou de capital. La société post-industrielle est plutôt définie par des mouvements profonds qui se sont déplacés dans la sphère culturelle. On s'y interroge sur la place, la circulation, l'échange et finalement le sens des éléments qui la composent. La société post-industrielle est par conséquent le lieu d'un glissement. Au lieu de dire qu'ils sont produits comme naguère, on a tendance à penser que les choses et les signes se transforment, se développent, se complexifient. Le pouvoir y est affaire de visibilité; la domination s'y effectue selon des procès symboliques. On est d'accord, ces deux catégories sont omniprésentes aujourd'hui. Ce n'est pourtant pas une raison pour oublier qu'elles peuvent être le résultat d'une production. Guy Debord y voyait sans doute plus clair. Le Spectacle, écrivait-il, est « *notre propre nature linguistique qui s'avance vers nous renversée* ». Tout ce que Castelain Meunier occulte en évoquant les « *femmes de province modernes* » comme des « *M<sup>me</sup> Bovary, avec un langage légèrement différent* ». Or Emma Bovary, comme Flaubert s'est à peu près tué à le démontrer, n'est pas autre chose que du langage! En faire un symbole social relève de la production discursive, et donc d'un positionnement délibéré. On oublie trop souvent que la production n'a pas cessé de composer le tissu social. Ne seraient-ce pas plutôt, dans cette perspective, les métamorphoses dans la production du masculin dont il est question chez Castelain Meunier? Les cultures produisent elles-mêmes des différenciations morales et des modèles de désir. Mais les sexes aussi. La domination masculine s'est toujours exercée par le biais de la production. Une production de métonymies en lieu et place du féminin, que différents pouvoirs institués se sont tour à tour employés à diffuser et à imposer sous la forme de rôles concrets. Si c'est cela qui aujourd'hui vole en éclats pour laisser place à des processus de subjectivation, alors tant mieux. Mais le masculin ainsi dévoilé comme processus ne peut-il pas lui aussi devenir l'objet d'instances productrices? N'y a-t-il donc pas une grande part de l'être-en-soi masculin qui doit composer, voire lutter, avec des volontés qui lui échappent? Nul doute que tout désir appelle son économie. Or dans le contexte de « crise » et de « métamorphoses » que perçoit Castelain Meunier, les manifestations de cette économie se font difficilement perceptibles. Leur interrogation en est d'autant plus urgente, et passionnante. Comment le désir au féminin produit-il du masculin? Comment l'homme essaie-t-il de correspondre à ces modèles? Comment, d'autre part, le marché de la consommation produit-il de l'Autre — ou du Même — sexué? À lire Castelain Meunier, qui réduit

candide la mode à un « *lieu privilégié d'expression de l'identité et de la différence* », on se dit qu'il faudra chercher des réponses ailleurs.

En lisant *Les métamorphoses du masculin* j'ai beaucoup pensé à Donna Haraway, dont l'absence brille dans la bibliographie. La différenciation sexuelle est le fruit de processus historicisés qu'il faut savoir reconnaître et s'approprier. L'idée que l'on puisse dépasser ceux-ci, ou du moins déboucher sur de nouveaux réseaux de différenciation, est centrale dans ce contexte. Castelain Meunier redécouvre un peu l'Amérique (c'est le cas de le dire) en énonçant ainsi à mots couverts ce que les *Cultural Studies* développent depuis les presque trente dernières années. Si elle mentionne celles-ci dans son introduction, c'est pour immédiatement s'en distancier. S'intéresser au masculin, nous dit-elle, c'est maintenir qu'il y a des genres, à tout le moins des « *manières d'être* ». On sent qu'elle n'a pas tort. Sauf qu'en avançant la lecture on se prend à douter de ses vraies motivations (« *Tout l'art consiste à tirer partie de ses faiblesses en les mettant au service d'une bonne dose d'intelligence. C'est la philosophie américaine...* ») Parce qu'au bout du compte, Castelain Meunier, à l'instar des *Cultural Studies*, parle énormément de différence. « *C'est à la découverte de différentes dynamiques que nous convions les lecteurs, en comparant différentes cohortes masculines marquées par des expériences différentes.* » Dans le mot « masculin », il faut trouver à tout prix ce qui dévie. Est-ce à dire qu'ayant quitté peu à peu un brutal et hiérarchique clivage entre deux sexes, nous soyons en transition vers un monde dans lequel la différenciation serait elle-même devenue un état : en l'occurrence, celui de l'homme? Ainsi, proclamer « *voici l'homme* » aurait désormais la puissance d'une arme. Cela reviendrait à proclamer l'impermanence des institutions et l'euphorie de ce que Castelain Meunier appelle étrangement une « *révolution culturelle* ». ●